
STORAGE-ITEM
MAIN
LP9-N11B



LE PATRIOTISME

CONFERENCE

DONNÉE PAR

L'HON. HONORÉ MERCIER, M. P. P.

SOUS LE PATRONAGE DISTINGUÉ DE

SON EXCELLENCE LE MARQUIS DE LORNE

QUEBEC
DES PRESSES DU "NOUVELLISTE."
1882

LE PATRIOTISME

CONFERENCE

DONNÉE PAR

L'HON. HONORE MERCIER, M.P.P.

SOUS LE PATRONAGE DISTINGUÉ DE

SON EXCELLENCE LE MARQUIS DE LORNE

QUEBEC
DES PRESSES DU " NOUVELLISTE."

1882

AU PUBLIC

Les Canadiens-français, j'en suis sûr, liront avec bonheur la conférence intitulée : *Le Patriotisme*, que l'honorable Honoré Mercier a donnée le 16 août 1882, à la salle Jacques-Cartier, sous les auspices de la société St-Jean-Baptiste de St-Sauveur, au profit de l'oeuvre si patriotique de la colonisation.

L'honorable M. Mercier est l'un des présidents honoraires et des membres bienfaiteurs de cette société. Souvente-fois il honora les assemblées de cette société de sa présence, et souvente-fois aussi, il versa dans sa caisse de belles sommes d'argent.

La société St-Jean-Baptiste de St-Sauveur, comme on le sait, a aujourd'hui un but pratique : elle a voué un culte tout particulier à la noble et grande cause de la colonisation. Elle comprend que c'est par ce levier éminemment civilisateur que la race française grandira et multipliera ses forces vives. En effet, est-il une plus louable ambition que de vaincre la solitude, et de remplacer les chants de la brise et ceux des oiseaux par l'hymne sans fin de la délivrance, du travail et de la religion !

Emparons-nous du sol ! Taillons-nous un domaine
Au milieu de nos bois, de nos vastes forêts ;
Que l'hymne du travail s'élève dans la plaine ;
Que les chemins de fer sillonnent les guérets !

Tous les revenus de cette société sont employés à secourir quelques-uns des hardis pionniers qui s'en vont ouvrir des terres au Lac St-Jean ; c'est là, je crois, une excellente manière de reconnaître le mérite de ceux qui ne craignent ni sacrifice ni abnégation pour l'agrandissement de la patrie. Dans l'espace de quatre mois la société a transmis à six braves colons, ci-devant de Québec, la jolie somme de $130.

Mais le 1er août dernier, n'ayant plus un centin en caisse, et voulant néanmoins aider quelques colons qui lui demandaient des secours, elle résolut d'organiser à cette fin une soirée littéraire et musicale. En conséquence, elle invita l'honorable H. Mercier à faire les frais de la partie littéraire ; cet honorable Monsieur, n'écoutant que son patriotisme, suspendit ses affaires professionnelles et vint de Montréal à ses dépens pour se rendre au désir de cette pauvre société ! Après avoir aidé la société de son argent, venait l'aider de ses lumières et de sa mâle éloquence.

Aussi, la société St-Jean-Baptiste de St-Sauveur m'a-t-elle chargé d'offrir, à l'auteur de l'intéressante conférence qui suit, l'expression de sa profonde gratitude. Puissent nos hommes publics, à l'instar de M. Mercier, encourager, chacun dans la mesure de ses moyens et de ses talents, les sociétés nationales du pays, surtout celles qui travaillent à améliorer le sort des canadiens-français.

J.-B. CAOUETTE,

Président Soc. St-J.-Bte de St-Sauveur

N. B.—L'honorable M. Mercier a lu sa conférence devant un auditoire nombreux et choisi. Les sièges d'honneur. étaient occupés par SON EXCELLENCE LE MARQUIS DE

Lorne, gouverneur-général du Canada, l'hon. M. Bagot A. D. C., Son Honneur le Maire et madame Langelier, les honorables juges A. Chauveau et E. Déry, les honorables J. A. Mousseau, premier ministre, D. A. Ross, W. Laurier, Wurtele, C. A. P. Pelletier, MM. Joseph Shehyn, M. P. P., G. Amyot, M. P., A. De St. Georges, M. P., P. V. Valin, M. P., Charles Langelier, avocat, P. A. R. Landry, M. P, J. P. Rhéaume, avocat, C. Vincelette, président du Cercle Catholique, R. P. Vallée, avocat, Philéas Huot, notaire, M. et madame Paul Decazes, vingt membres du clergé, plusieurs représentants de la presse, et grand nombre d'autres personnages distingués dont les noms m'échappent.

J.-B. C.

LE PATRIOTISME

EXCELLENCE, (1) MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES ET MESSIEURS,

On m'a demandé de prendre part à une bonne œuvre, à l'œuvre éminemment nationale de la colonisation et d'apporter mon obole aux colons du Lac St-Jean. Je me rends à cette demande avec plaisir, avec bonheur même, et n'ayant qu'un regret : celui de ne pouvoir répondre d'une manière plus digne aux espérances de ceux qui m'ont fait l'honneur de m'inviter. Toutefois, l'idée de rencontrer une population aussi distinguée que celle de Québec, des citoyens aussi patriotiques que ceux de St-Roch et de St-Sauveur, m'encourage dans mon entreprise si téméraire et si imprudente et me laisse espérer que la bienveillance de mes auditeurs saura suppléer aux nombreuses imperfections de mon travail.

Ayant à parler au nom de la société St-Jean-Baptiste de St-Sauveur, dont les membres sont reconnus pour leur esprit national, j'ai cru devoir choisir LE PATRIOTISME comme sujet de cette conférence, convaincu que je trouve-

---

(1) Son Excellence le Marquis de Lorne.

rais un écho sympathique dans le sein de ce brillant auditoire que ma bonne fortune me procure ce soir ; et à l'éclat duquel ajoute tant la présence d'un chef d'Etat, aussi éminent par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

On trouvera peut-être étrange qu'un homme de mon âge, qui a vieilli sous le harnais politique, et que les luttes des dernières années auraient dû rendre plus positif, plus réaliste et moins enthousiaste, ait choisi un sujet si peu pratique et bien plus du domaine d'un jeune homme de vingt ans que d'un homme qui dépasse déjà la quarantaine. Que voulez-vous ? on a des faiblesses à tout âge ; et j'ai conservé précieusement une illusion que je cultive avec amour et que je voudrais bien ne jamais perdre ; et cette illusion, c'est que le patriotisme est de tous les âges, de tous les temps et de tous les pays. J'ajouterai que s'il n'en était pas ainsi, il faudrait désespérer de notre siècle et de notre pays. D'ailleurs, il est bon de prouver aux égoïstes et aux sceptiques que le patriotisme a encore sa place, et une grande place, au sein de notre population, surtout de la population de cette excellente cité de Québec, qui n'a pas encore oublié les grandes traditions du passé. Que l'on soit vieux ou jeune, homme politique ou simple citoyen, on aime à redire avec Pamphile Lemay :

Je t'aime, ô ma jeune patrie,
Quand le printemps t'orne de fleurs ;
Et quand l'automne t'a flétrie,
J'aime encore tes champs sans couleurs,
Tes bois où plane le mystère,
Tes fleurs et leurs riants bords.
Pour te chanter, ô noble terre,
Toujours ma lyre a des accords......

L'esprit de parti, né de nos luttes fratricides, a sans doute émoussé les sentiments nobles et élevés que nous avons reçus de nos pères ; et qui ont laissé tant de traces dans notre histoire ; mais il est bon de nous retremper à ces grands souvenirs et de nous rappeler ce que nous fûmes autrefois. Peut-être que nous réussirons à imposer à notre

mémoire ingrate la pensée si consolante que nous sommes tous des enfants de la même famille, de la grande famille française à laquelle nous sommes si fiers d'appartenir, et qu'un long siècle de séparation ne nous a pas encore appris à oublier.

C'est dans ce but, auquel vous voudrez bien concourir, que je vais essayer de vous entretenir un instant des conditions du véritable patriotisme et des devoirs qu'il impose.

* * *

Le patriotisme, c'est l'amour de la patrie, c'est le dévouement au pays qui nous a vu naître ; c'est un sentiment qui grandit ou s'éteint graduellement avec l'âge. Chez l'enfant, c'est l'amour du foyer domestique, témoin muet des premiers chagrins et des premières joies ; car la patrie pour lui, c'est la famille, c'est le ruisseau qui coule en murmurant aux pieds de la colline, près du grand chêne qui a protégé ses jeunes années de son ombre tutélaire. La famille ! quel mot rempli de charmes et de mystères ! mot qui révèle tout un empire, à la fois puissant et gracieux, au sein duquel les lois, dictées par l'amour, se transmettent dans un sourire et s'exécutent dans un baiser. Dans cet empire, comme dans la divinité, il y a la trinité des pouvoirs et des attributions : le père y personnifie la force, l'enfant y représente l'avenir, et la femme, l'ange du foyer, y donne le bonheur que nous sommes si avides à convoiter, et si maladroits à conserver. Pour l'enfant il n'y a pas d'autre patrie, car pour lui il n'y a pas d'autre amour. Enlevé de ce berceau, de ces lieux charmants, privé de ces êtres chéris,il souffre, gémit et languit comme la plante que le soleil n'échauffe plus. Madame de Girardin a rendu cette pensée d'une manière admirable quand elle dit :

Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu,
Où naissent les enfants dans la chaste demeure
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.

Chez l'homme, dans l'âme duquel le patriotisme a eu toute son expansion, ce sentiment embrasse tout le pays, toute la nation et, se fortifiant dans les souvenirs du jeune âge, comme le tronc d'un arbre se fortifie dans la sêve que fournit un sol riche, il devient une puissance, capable des plus grandes choses, des plus nobles actions. C'est alors que le patriotisme grandit l'homme et en fait un héros.

Voyez ce citoyen dont le pays est envahi par les hordes ennemies : il s'échappe des bras d'une femme aimée, presse sur son cœur l'enfant nouveau-né, gage sacré des amours bénies par Dieu ; frédonne un chant national pour cacher l'émotion qui brise son âme à la pensée qu'il ne reverra peut-être jamais ces êtres chéris, et s'élance, soldat courageux, sur le champ de bataille où la mort fauche les humains comme le moissonneur fauche les épis murs. Tout à l'heure cet homme était doux et tendre ; et les caresses d'une femme le rendaient faible et timide. Voyez maintenant comme il est changé ! comme il attaque l'ennemi avec courage ! comme il le combat avec impétuosité ! comme il le terrasse avec force ! L'amour sacré du pays en a fait un héros ; et les horreurs de la guerre en feront un martyr. Disons avec Victor Hugo :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leurs noms sont les plus beaux.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère
Et comme ferait une mère
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Le patriotisme n'enflamme que le cœur du citoyen libre ; celui de l'esclave en ignore les nobles aspirations, car le sol auquel il est enchaîné n'est pas une patrie ; c'est le ponton du galérien. Les fers peuvent bien enfanter la haîne, mais jamais l'amour. Oui ! pour être véritablement patriote, il faut être véritablement libre, car pour aimer son pays, il faut y avoir des droits à exercer ; or l'esclave a des devoirs à remplir, mais n'a pas de droits à revendiquer. " On a une

patrie sous un bon roi, on en a pas sous un mauvais," a dit Voltaire ; et Chateaubriand, de son côté, a proclamé cette grande vérité : " Quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie." Plus la constitution d'un peuple octroie de saines libertés, plus ce peuple se dévoue à la chose publique ; plus il travaille à construire l'édifice politique, plus il s'intéresse à sa conservation. Dans un pays réellement libre, chaque citoyen est une partie du tout et cette pensée le rend fier et heureux. Or, le gouvernement qui distribue le bonheur et fait naître la prospérité est solidement assis ; au lieu de s'appuyer sur les bayonnettes, il s'appuie sur l'intérêt et sur l'amour du peuple ; or l'intérêt et l'amour ne sont pas révolutionnaires.

* * *

L'histoire du genre humain nous fournit de nombreux et de beaux exemples de patriotisme ; recueillons-en quelques-uns.

Léonidas se dévouant aux Thermopiles avec ses trois cents spartiates ; Timoléon, sacrifiant son frère pour sauver Corinthe ; Brutus, immolant son fils qui a osé rêver le retour des Tarquins, race maudite, encore teinte du sang de Lucrèce ; Phocion et Caton, prêchant et pratiquant la vertu et rendant leurs compatriotes meilleurs ou moins méchants ; Cornélie, donnant aux femmes, l'exemple des grandes traditions de la famille et montrant ses fils, qu'elle élève en citoyens, à une dame de la Campanie qui demande à voir les plus beaux joyaux de la mère des Gracques ; Desmosthènes et Cicéron, mettant la puissance de leur sublime éloquence au service de la liberté ; voilà quelques modèles du patriotisme chez les anciens.

Les femmes nous ont donné de belles leçons sous ce rapport, comme sous tant d'autres ; rappelons-en quelques-

unes, elles provoqueront notre émulation et nous feront peut-être rougir de nos faiblesses coupables.

Voyez Véturie, mère de Coriolan ; elle ne craint pas de s'exposer à la mort, et, se précipitant dans le camp des Volsques, elle arrête le bras de son fils prêt à frapper Rome et force ce héros devenu traître, à oublier sa haine et à retourner en exil, sans se venger de l'ingratitude de ses concitoyens.

Et cette belle et noble fille, Jeanne d'Arc, peut-on l'oublier, quand il s'agit d'élever un monument à ceux qui surent aimer leur pays ? Humble paysanne à Domrémy, elle devient héroïne à Orléans et martyre à Rouen. Le fanatisme la fait brûler vive, mais le patriotisme la fait grande et sainte. Aussi, voyez comme son nom passera à la postérité et quelles belles paroles il inspirera à l'illustre évêque d'Orléans, dont la perte sera pleurée longtemps par les amis des lettres et de l'éloquence.

" Oui, s'écrie Mgr Dupanloup, en bénissant le monu-
" ment qui rappellera toujours l'héroïsme de cette femme,
" oui ! elle est grande parce qu'elle souffre ! elle est
" grande parce qu'elle meurt pour son pays, pour la vérité
" et pour la justice ! elle est grande, parce qu'elle n'y
" rencontre que le délaissement, l'ingratitude, le men-
" songe, l'atroce calomnie, le mal pour le bien ! Elle est
" grande, non pas seulement parce qu'elle a eu un évêque
" pour meurtrier, des juges pour bourreaux ; non pas seule-
" ment parce qu'elle a été vendue le prix d'un roi, mais
" parce que c'est au nom du roi d'Angleterre qu'elle est
" tuée et sous le regard impassible d'un roi de France !
" En sorte que tout serait royal dans sa mort, si tout n'y
" était pas abominable !......... Elle est grande parce
" que c'est une puissante nation qui la tue, une puissante
" nation qui l'abandonne !......... Elle est plus grande, je
" ne dis pas que l'indigne évêque et que les juges, mais que
" tous les chevaliers et les hommes d'armes ; plus grande

" que les rois de France et d'Angleterre, plus grande que " les deux puissantes nations du monde dont l'une, sauvée " par elle, ne la sauve pas ; dont l'autre vaincue par elle, " ne sait que la brûler vive ! "

* *
*

Peut-on trouver quelque chose de plus touchant que la pensée généreuse de l'humble orpheline de la Silésie ? Envahie de toutes parts par les armées françaises, la Silésie appelle ses fils sous les drapeaux. Mais le trésor national est vide ; qui va nourrir et entretenir cette armée ? La guerre de sept ans a dévasté la campagne et vidé tous les greniers ! Imitant l'exemple des dames romaines, les Silésiennes vendent leurs bijoux et achètent de leur produit, les provisions nécessaires aux soldats. Au milieu de cet élan de patriotisme, une jeune orpheline qui ne possède d'autre fortune qu'une belle chevelure blonde et un grand cœur, verse des larmes amères, à la pensée qu'elle ne pourra rien faire pour sa patrie, qu'elle ne pourra contribuer à la défense du village natal, dans lequel repose la tombe bénie de sa mère. Mais, un jour, essuyant ses larmes, l'orpheline se rappelle que son amant lui a dit, dans un moment d'amoureuse expansion, au moment où il partait pour la guerre, que cette belle chevelure serait une noble parure pour la tête d'une reine ; et, s'élançant sur la route de Breslau, elle va y échanger ce gracieux ornement pour quelques pièces d'argent qu'elle dépose, heureuse et fière, sur l'autel de la patrie. Cette humble obole fut sans doute bénie par Dieu du haut du Ciel, car la Silésie fut sauvée.

Prosternons-nous devant ces figures héroïques que l'histoire offre à notre admiration ; contemplons-les avec respect et demandons-leur de faire descendre du haut de leur

piedestal, jusqu'à nous, les vertus sublimes qui font les grands peuples et les grands citoyens.

* * *

Le Canada eut aussi ses patriotes, et dans une occasion comme celle-ci nous ne pouvons oublier nos frères qui nous ont devancés, en s'envolant vers une patrie meilleure. Rappelons Carillon, les Plaines d'Abraham, Chateauguay, St-Denis, St-Charles et St-Eustache ; lieux sacrés où le sang des nôtres fut répandu pour la défense et le triomphe d'une cause sainte.

Illustres morts qui avez donné votre sang pour nous conserver le Canada Français ; glorieuses victimes qui êtes montées sur l'échafaud avec le même courage que vous aviez pour courir au combat ; je vous salue avec respect et amour. Et au nom de la grande famille canadienne si bien représentée ce soir dans cette vieille cité de Champlain, je prononce avec orgueil sur vos tombes vénérées les paroles du poëte national que la France couronna, il y a deux ans :

O Papineau, Viger, vous tous, vengeurs sublimes,
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !
Qu'êtes-vous devenus ? héros cent fois bénis ?
Vous qui sur l'échafaud portiez vos fronts sans tache,
Vous qui teigniez de sang les murs de St-Eustache !
Vous qui tombiez à St-Denis !
Que ces jours étaient beaux ! Phalanges héroïques !
Ces soldats nés d'hier, ces orateurs stoiques,
Comme ils le portaient haut l'étendard canadien !
Ceux-ci puissants tribuns, créaient des patriotes ;
Ceux-là marchaient joyeux au-devant des despotes.
Et mouraient en disant : c'est bien !

* * *

Nous aimons notre patrie, messieurs, et nous avons raison de l'aimer, nous aimons nos institutions et nous

avons raison de les aimer, nous aimons la langue française et la religion sainte de nos pères, nous aimons tout ce qui constitue notre nationalité et nous avons raison de l'aimer. Fortifions cet amour ; élevons-le, grandissons-le, cultivons-le précieusement et n'oublions pas les paroles sublimes de Lacordaire · " Nul ne s'y trompe. Tout le monde sait que " la patrie et l'Eglise, le sentiment national et le sentiment " religieux, loin de s'exclure se fortifient l'un par l'autre ; " et que, touchant à la poitrine de chacun de nous, le ciel " et la terre y rendront ce cri célèbre : " A tous les chœurs " chrétiens que la patrie est chère."

* *
*

Le citoyen a des droits et des devoirs ; et le patriotisme permet de revendiquer ceux-là et commande de remplir ceux-ci. Il importe autant de connaître les uns que les autres.

" La sagesse qui préside à la vie humaine et l'empêche " d'errer au hasard, dit Lamennais, consiste dans la con- " naissance et dans la pratique des vrais lois de l'humanité ; " et l'ensemble de ces lois dont se compose l'ordre moral " est ce qu'on appelle droits et devoirs. Plusieurs ne vous " parlent que de vos devoirs, d'autres ne vous parlent que " de vos droits ; c'est séparer dangereusement ce qui de fait " est inséparable. Il faut que vous connaissiez et vos droits " et vos devoirs pour défendre ceux-ci, pour accomplir " ceux-là ; jamais vous ne sortirez autrement de votre " misère. Le droit et le devoir sont comme deux palmiers " qui ne portent point de fruit s'ils ne croisent à côté l'un " de l'autre. Votre droit, c'est vous, votre vie, votre liberté. " Est-ce que chacun n'a pas le droit d'exercer sans obsta- " cles et de développer ses facultés tant spirituelles que " corporelles ; afin de pourvoir à ses besoins, d'améliorer

" sa condition, de s'éloigner toujours plus de la brute, et " de se rapprocher toujours plus de Dieu? Est-ce qu'on " peut justement retenir un pauvre être humain dans son " ignorance et dans sa misère, dans son dévouement et son " abaissement, lorsque ses efforts ne nuisent à personne, " ou ne nuisent qu'à ceux qui fondent leur bien-être sur " l'iniquité, en le fondant sur le mal des autres?

" Or ce qui est vrai de chacun est vrai de tous; tous " doivent vivre, tous doivent jouir d'une légitime liberté " d'action, pour accomplir leurs fins en se développant et " se perfectionnant sans cesse. On doit donc mutuellement " respecter le droit les uns des autres et c'est là le com- " mencement du devoir, la justice."

Notre condition politique nous impose souverainement cette manière de voir. Nous avons droit à notre existence nationale, comme race à part, et malheur à quiconque voudra nous enlever ce droit; mais nous ne devons rien faire pour molester nos frères d'origine ou de croyances étrangères. Nous devons revendiquer nos droits avec fermeté, mais sans agression; nous devons combattre avec énergie tout ce qui tend à détruire notre caractère national, mais nous devons respecter chez les autres les droits que nous réclamons pour nous. La lutte que nous avons à faire est toute pacifique; il ne s'agit plus de combattre des ennemis les armes à la main, mais de rivaliser comme race, avec des frères par l'instruction, le travail et la probité.

* *
*

Nous devons surtout travailler à nous rendre dignes de la grande mission que nous sommes appelés à accomplir sur cette terre libre d'Amérique; et pour cela nous devons nous inspirer des belles traditions de patriotisme des grands jours d'autrefois. Ce patriotisme doit être éclairé, sincère

généreux, mais il ne doit pas être exclusif ; l'amour de son pays n'implique pas la haine des autres peuples ; on peut aimer sa patrie, sans haïr celle de son frère. On prouve moins son patriotisme sur le champ de bataille, en tuant ses semblables, en ruinant et dévastant, qu'on le prouve au sein de la paix, en encourageant la culture des arts, en aidant l'œuvre si grande et si belle de la colonisation, en développant les ressources de l'agriculture, en améliorant le sort du peuple, en lui donnant de bonnes lois, en soulageant ses misères et en l'aidant à supporter les lourds fardeaux de la vie. " Le véritable patriotisme, a dit un homme d'Etat, consiste à enrichir son pays, plutôt qu'à ravager les pays voisins."

Si les canadiens qui sont tombés sur le champ d'honneur ou qui sont morts sur l'échafaud sont dignes de notre admiration ; si Papineau et Nelson ont droit à notre admiration pour les luttes héroïques qu'ils ont faites dans l'intérêt de leurs concitoyens, les Laval, les Lafontaine, les Baldwin, les Morin et les Viger, et, ayons le courage de le dire, les Dorion et les Cartier, peuvent compter sur notre reconnaissance, parce qu'ils ont contribué par leur travail et leur initiative intelligente, au progrès et à l'agrandissement de notre patrie, à la conservation de notre nationalité et au prestige de la race française en Amérique. Et n'oublions pas que notre clergé, si distingué et si national, en fondant ces maisons d'éducation qu'on admire tant et dont on a droit d'être fiers,a donné des preuves irrécusables d'un véritable patriotisme. Ajoutons que les apôtres de la colonisation sont des patriotes ; et qu'il faudrait bien des ministres pour éclipser les services réels rendus au pays par des hommes comme les pères Labelle et Lacasse, dont le dévouement sans borne démontre à l'évidence que le prêtre reste citoyen et que la religion sert toutes les grandes causes.

* * *

Nous ne devons jamais oublier que notre ennemi le plus dangereux, c'est nous : les canadiens qui ne parlent pas notre langue ne sont pas des ennemis ; ils ne sont que des émules ; ils ont cessé d'être nos ennemis le jour où, obéissant aux lois de la civilisation, l'Angleterre, sous la noble inspiration d'une reine illustre, nous a conviés au banquet des libertés politiques. Dès ce jour-là nous sommes devenus tous solidaires et avons pris l'engagement solennel d'oublier les vieilles haines et de les sacrifier au profit des institutions nouvelles, gage précieux d'un avenir plus heureux. N'oublions jamais ces vérités si nous voulons ne pas voir disparaître le calme qui a suivi la tempête de 1837. Liées les unes aux autres, comme les branches d'un même arbre, les diverses races qui vivent au Canada doivent accepter cette solidarité de leur existence, que les circonstances plutôt que leur volonté leur ont imposée ; elles doivent se nourir de la même sève, et notre sol est assez riche pour leur en fournir en abondance. Et puisque les unes sont forcées de renoncer à l'espoir de régner sur les ruines des autres, elles doivent toutes s'unir d'une manière sympathique, avec une noble et généreuse franchise, et travailler de concert à assurer les destinées que la Providence nous ménage. L'intérêt général du Canada, qui est notre patrie commune, doit dominer les intérêts de race et de caste ; nous ne devons pas oublier, nous les habitants de ee pays, appelés à créer un grand peuple, que si nous sommes français, anglais, écossais ou irlandais, nous sommes aussi canadiens ; et que ce titre peut suffire à notre orgueil, comme il doit satisfaire notre légitime ambition. Nous descendons des plus fortes races du monde et nous sommes appelés, non à perpétuer sur ce continent des haines surannées, mais à y constituer une grande nation, dont les destinées sont belles dans les desseins providentiels.

Disons avec Lamartine, en présence du noble représentant d'une de ces illustres races :

" C'est à l'union de ces deux peuples que nous devons " ce jour de bénédiction dans les trois mondes ; resserrons " cette alliance dans les liens de cette fraternité européenne " dont vous êtes les missionnaires près de nous. Une poli- " tique mesquine et jalouse, une politique qui voudrait " rétrécir le monde pour que personne n'y eut de place " que nous, une politique qui prend pour inspiration les " vieilles antipathies nationales, au lieu de s'inspirer des " sympathies ; cette politique, messieurs, s'efforce en vain " de briser ou de relâcher, par des tiraillements pénibles, " les relations qui unissent l'Angleterre et la France. L'an- " gleterre et la France resteront unies ; nous sommes à nous " deux le piédestal des droits du genre humain. La liberté " du monde a un pied sur le sol britannique, un pied sur " le sol français ; la liberté, la civilisation pacifique s'écrou- " leraient une seconde fois dans les flots de sang si nous " nous séparions.........

" Quand les mêmes pensées se communiquent, se pénè- " trent ainsi à travers les langues, les intérêts, les distances ; " quand les âmes de deux grands peuples sont d'intelli- " gence par l'élite de leurs citoyens et commencent à com- " prendre la mission de liberté, de civilisation, de dévelop- " pement que la Providence leur assigne en commun ; " quand cette intelligence harmonie, cet accord, repo- " sent sur la base de principes éternels aussi hauts que " Dieu qui les inspire, aussi impérissables que la nature " ces peuples échappent, par la hauteur de leurs instincts, " par l'énergie de leur attraction, aux dissidences qui vou- " draient en vain les désunir.

" Leur amitié, leur sympathie, se rejoignent dans une " sphère de pensées et de sentiments où les dissentiments " politiques ne sauraient les atteindre........."

***

Tous les hommes naissent égaux et libres ; et s'ils ne peuvent conserver l'égalité sociale, ils ne perdent jamais le

droit qu'ils ont à l'égalité politique ; égalité qu'ils ont de par la nature et qu'ils doivent conserver de par la loi.

Notre premier droit est donc pour la liberté ; et notre premier devoir est de la garder intacte ; de la défendre comme nous défendons notre vie. Pour cela, surveillons nos institutions politiques ; regardons-les toujours d'un œil jaloux ; développons-les, perfectionnons-les, mais ne les détruisons pas. En elles nous avons pu trouver la liberté ; hors d'elles nous la perdrions. Méfions-nous de l'inconnu. vers lequel les peuples les plus sages se sentent entraînés comme s'ils étaient pris de vertige, et n'oublions pas que bien des peuples ont versé le plus pur de leur sang, pour gagner moins de libertés que nous en avons.

Avant le christianisme,la conquête d'un peuple était son esclavage. Pourquoi ? Parce que ce peuple n'avait pas d'institutions politiques ; le sol, la terre était toute la patrie. Mais aujourd'hui que les institutions politiques sont devenues partie intégrante de la vie des peuples, la base et la condition de leur existence et de leurs libertés ; la conquête n'a plus les mêmes conséquences, du moins à certains points de vue. Voyez ce qui est arrivé à nos pères. Vaincus sur les plaines d'Abraham, ils sont restés libres et français ; et après plus d'un siècle de domination, leurs descendants accourus de toutes les parties de l'Amérique, ont pu,il y a deux ans, réunis sur ce qui fut autrefois un champ de bataille, devenu un sanctuaire où notre nation s'agenouilla pour recevoir la bénédiction du prêtre, chanter les louanges de la patrie française, près de ces deux tombes ouvertes pour recevoir deux héros, sous la bouche des canons de la citadelle de la vieille cité de Champlain, à l'ombre de l'étendard royal que la mère et la fille nous ont appris à chérir, et dans cette belle langue que nous aimons tant, emblême de notre nationalité et monument impérissable de notre fidélité à la grande race qui nous a donné la vie.

* *
*

J'ai parlé de la langue française, arrêtons-nous un instant pour la saluer avec respect et amour. C'est par elle que la foi a été enseignée sur les rives de nos fleuves et dans la solitude de nos bois, aux sauvages que Dieu avait jetés errants sur ce continent, c'est par elle que nos ancêtres ont défendu leurs droits, c'est par elle que nous avons conquis nos libertés, et c'est par elle que la France, après cent ans d'oubli, reconnut ses fils du dix-huitième siècle, en couronnant, sous les voutes du plus auguste sanctuaire des lettres, le poëte distingué qui a su immortaliser son nom en chantant des hymnes à la patrie.

Ce reflet de gloire qui nous arrive du vieux monde, nous impose de nouveaux devoirs ; au premier desquels nous devons placer la nécessité de tirer le peuple de sa léthargie et de faire parvenir jusqu'à lui les bienfaits de l'instruction. L'ignorance, c'est la misère, l'instruction c'est la fortune ; l'ignorance, c'est l'esclavage, l'instruction, c'est la liberté. La mère doit son lait à l'enfant qu'elle a mis au monde ; le père lui doit le pain ; la société lui doit l'instruction. Et ce peuple que nous devons instruire, c'est le vrai peuple ; celui qui travaille ; laboureurs et artisans : les pères nourriciers du genre humain, ceux qui construisent, ceux qui sèment, mais qui, hélas ! ne récoltent pas toujours. Ouvrons à ceux-là, et à deux battants, les portes du temple qui répand sa lumière bienfaisante sur le monde ; assurons-nous que cette lumière pénètre jusqu'aux plus humbles chaumières ; et avec elle fesons y arriver ces paroles de Lamennais : " Hommes de travail, prenez donc courage, ne vous man-" quez point à vous-mêmes et Dieu ne vous manquera " point. Chacun de vos efforts produira son fruit, amènera " dans votre sort une amélioration, d'où successivement en " sortiront d'autres plus grandes, et de celles-ci d'autres " encore, jusqu'au jour où la terre, pleinement renouvelée, " sera comme un champ dont une même famille recueille " et partage en paix la moisson."

Si l'amour des nôtres n'est pas assez puissant pour nous engager à travailler à leur instruction, souvenons-nous que celui qui est maître de l'éducation, suivant la pensée de Leibnitz, peut changer la face du monde ; et peut-être que, provoqué subitement, notre intérêt nous fera voir ce que le devoir seul n'aura pu nous indiquer. Un homme d'Etat le disait dans une mémorable circonstance : " C'est l'instruction et non plus le canon qui désormais sera l'arbitre des destinées du monde ; " et, Emile de Gérardin a proclamé une grande vérité quand il a dit que " dès qu'un peuple connaît ses droits, il n'y a plus qu'un moyen de le gouverner, c'est de l'instruire ? Et pourquoi ? parce que, dit le même écrivain, si l'instruction des peuples met en danger les gouvernements absolus ; leur ignorance, au contraire, met en péril les gouvernements représentatifs......... Oui, nous ne le dirons jamais assez, notre condition politique nous a rendu l'instruction obligatoire, dans ce sens qu'elle est indispensable. Autrefois un homme seul était appelé à gouverner les peuples ; dans ce temps-là toutes les richesses de la nation étaient prodiguées à faire de cet être unique, une espèce de demi dieu, à l'orner de tous les dons de l'intelligence et du cœur. Aujourd'hui, c'est le peuple qui gouverne ; son instruction est donc une nécessité, une conséquence même du système politique qu'il s'est donné.

* *
*

Je vous ai déjà parlé de l'exclusivisme comme d'un grand ennemi du patriotisme ; laissez-moi vous en dénoncer un autre, qui n'est pas moins dangereux, mais qui est plus rare : c'est l'égoïsme. L'un est le fanatisme du patriotisme, l'égoïsme en est la négation. Par celui-là l'homme bannit de son cœur tout ce qui n'est pas du pays ; par celui-ci il en rejette tout le genre humain pour se complaire et s'abimer

en lui-même. L'égoïste est un être froid, vil et méprisable, il ne pense qu'à lui, ne songe qu'à ses intérêts. Insensible à l'amour, il ne le tolère que comme nécessité et ne voit qu'un fardeau désagréable dans les joies de la famille et que sacrifices inutiles et stériles dans le dévouement à la chose publique. L'égoïste est généralement avare ; son argent est son dieu ; ses compatriotes ne sont pour lui que des êtres à exploiter et quand il fait de la politique, ce n'est pas pour les servir, c'est uniquement pour avoir des honneurs qu'il ne mérite pas et des salaires qu'il ne gagne pas.

Son cœur racourci ignore toutes les pures voloutés d'un noble sentiment. Et ce qu'il y a de plus regrettable, pour les vrais amis du pays, cet égoïste a donné naissance à un esprit de parti qui menace de tuer pour toujours cet esprit de patriotisme qui pourrait faire de nous de grands citoyens. L'esprit de parti nous fait voir des ennemis là où il n'y a que des adversaires, des génies et des rosières chez tous ceux qui sont de notre camp ; des imbéciles et des scélérats chez tous ceux qui n'en sont pas. On s'insulte avec plaisir, on se traîne dans la boue avec bonheur, et quand on a mis en lambeaux la réputation de tous nos hommes publics, quand on a amoncelé ruines sur ruines, on est étonné de voir notre prestige national diminuer et notre race perdre la légitime influence à laquelle elle a droit. Cessons ces luttes fratricides,respectons nos adversaires et leurs opinions, et si nous ne pouvons partager celles-ci, combattons-les avec modération et courtoisie ; et si le sentiment national n'est pas assez fort chez nous pour amener ce résultat désirable, élevons-nous jusqu'à la pensée de la grande famille humaine qui doit être placée au-dessus de la patrie, non dans nos affections, mais dans notre raison. Sans songer à la république universelle, utopie que je laisse aux rêveurs, il est permis, il est nécessaire même de se souvenir que les peuples ont entre eux les mêmes relations que les familles ont entre elles, et sont soumis aux mêmes règles,

guidés par les mêmes principes. Les hommes ne doivent jamais oublier qu'ils ont eu le même jardin pour berceau et la même femme pour mère.

Dispersés à travers le monde, séparés par les océans et les continents, ils ont des mœurs et des lois différentes, mais non hostiles ; et quand les intérêts de la grande famille humaine sont en danger, ils doivent les appuyer et les soutenir, comme des frères appuient et soutiennent les intérêts de leurs frères.

Comme le demande Lamartine :

" Est-ce que l'héritage des enfants de Dieu sur la terre " ressemble à cet héritage borné du père de famille, où les " fils ont une part d'autant moins large qu'ils en donnent " une part plus grande à leurs frères ? Non, vous le savez " bien ; le domaine du père commun des hommes est sans " bornes ; il s'étend avec la civilisation et avec le travail, à " mesure que des races nouvelles se présentent pour le cul- " tiver ; c'est l'infini en espace, en droits, en facultés, en " développements ; c'est le champ de Dieu. Celui qui le " borne, et qui dit aux autres, " vous n'y entrerez pas," " celui-là n'empiète pas seulement sur l'homme, il empiète " sur Dieu lui-même ; il n'est pas seulement dur et cruel, il " est blasphémateur et insensé."

Ces vérités qui pourraient être ignorées des payens ne sauraient l'être des chrétiens.

Proclamés frères au pied de la croix, au moment où la divinité s'abimait dans l'humanité, les hommes ont maintenant un signe de ralliement commun ; et si leurs passions les entraînent quelquefois à oublier cet étendard sacré, dont l'ombre protectrice s'est répandue du Golgotha sur l'univers entier, la charité et la raison doivent s'unir pour leur rappeler qu'ils auront tous la même terre pour tombeau et la même croix pour monument.



3 2
7



